

La victoire: pour qui, pour quoi?

F

par Victor Banciulescu

Dans un texte publié dans le numéro de juillet 1908 de la Revue Olympique, Pierre de COUBERTIN écrivait: "*L'internationalisme (1), tel que nous le comprenons, est fait du respect des patries (2) et de la noble émulation dont tressaille le coeur de l'athlète lorsqu'il voit monter au mât de victoire, comme résultat de son labeur (3), les couleurs de son pays*".

Outre la beauté du style, il y a, dans cette citation, plusieurs termes qui retiennent l'attention. En évoquant l'internationalisme en 1908, COUBERTIN entendait reconnaître la contribution du sport à la grande aventure humaine que sont le dépassement des barrières régionales ou zonales et la fraternisation des athlètes du monde dans l'arène Olympique. De même, le respect des patries et des couleurs de son pays représente un hommage mérité aux peuples qui ont vu naître et qui ont éduqué les champions. Si les termes soulignés plus haut sont mis à côté l'un de l'autre, on obtient le support de l'idée que la rivalité dans le domaine du sport de compétition différencie, mais ne conduit pas à l'isolement. Les Jeux Olympiques modernes sont devenus un moyen de communication avec un rayonnement très étendu et polarisent les communautés les plus diverses. Voici donc une nouvelle preuve du fait que les rivalités sportives ne peuvent persister que si les compétiteurs se trouvent réunis ensemble, que s'ils se connaissent et se complètent mutuellement:

COUBERTIN ne cesse de nous surprendre, enfin, par un troisième terme (labeur), dans lequel il identifiait (déjà!) l'entraînement, la préparation de l'athlète, ce travail dur et long, indispensable pour atteindre les performances maximum.

Les rapports qui naissent entre les termes cités peuvent nous conduire à des conclusions très intéressantes au sujet de l'un des thèmes Olympiques les plus controversés: La Victoire, pour qui, pour quoi?

Quand on voit l'athlète, dont le coeur tressaille, comme le dit COUBERTIN, monter sur le podium Olympique, on se demande malgré soi: qu'est-ce donc qui fait rayonner son visage, ou: pourquoi ces larmes de bonheur dans ses yeux? Quels sont les composants de l'impulsion qui l'ont conduit du labeur au triomphe? Car tout le monde sait que la vie de l'athlète d'élite ne consiste pas uniquement en la souffrance de la préparation, mais aussi en la joie débordante au moment où il franchit le seuil de la victoire comme s'il pénétrait dans un monde de la libération. Dans le bosquet sacré d'Olympie, le nom de l'olympionique était associé en premier lieu à celui de son père, au nom de la cité dont il était issu. Et il va sans dire que la joie qu'il ressentait à cause de sa victoire était alimentée du prestige social qu'elle conférait à l'athlète: il devenait ainsi un héros de la collectivité.

La joie du vainqueur: l'Autrichienne Christl HAAS, médaille d'or de la descente lors des Jeux d'Hiver d'Innsbruck, félicitée par sa compatriote Edith ZIMMERMANN, médaille d'argent au cours de la même épreuve.



Mais à quoi pourrait-on rattacher la victoire du champion de nos jours?. A son bonheur personnel, à l'honneur de sa famille, au prestige de la communauté à laquelle il appartient, ou bien à tout cela ensemble? Je tâcherai d'esquisser les traits caractéristiques de ces mentalités.

La victoire naît et vit dans un individu doué d'un physique donné. Mais la valeur (axiologiquement parlant) qu'atteint son entraînement cesse d'appartenir uniquement à athlète pour être aussi celle d'une communauté déterminée qui participe (directement ou indirectement) à sa formation comme performeur. Pendant la compétition, l'athlète ne fait pas que vérifier sa propre valeur pour soi-même, il finalise en même temps un véritable acte de création devant, et avec le concours d'un public représentatif (pour lui). Aussi bien dans la marche vers la victoire qu'après l'avoir gagnée, le sportif ne pense pas seulement à lui-même, mais aussi à ceux qui l'entourent. Il est naturel - et je ne parle pas des rares cas d'égotisme - que la joie du vainqueur se confonde avec sa gratitude vis-à-vis de son entraîneur et de tous ceux dont les efforts (communs, complexes et persévérants, efforts de création presque artistique) convergent pour faciliter sa victoire (le professeur d'éducation physique, le médecin, les partenaires d'entraînement, son club, ses supporters enfin). Mais les performances du champion (ou du recordman) ont de la valeur non seulement pour le monde du sport, mais aussi pour des collectivités humaines plus larges. L'athlète n'est pas un individu quelconque,

mais un représentant d'une communauté sociale déterminée, et son activité publique devient une expression de la communauté respective, qui se rapporte spécifiquement à d'autres communautés.

Dans l'arène Olympique, l'athlète roumain se sent engagé - en conformité avec le serment Olympique - à lutter "*pour la gloire du sport et l'honneur de son équipe*". Les larmes de bonheur coulant le long de ses joues ou les tressaillements de son coeur (COUBERTIN) au moment où les couleurs de sa patrie montent au mât de victoire ne le gênent pas, au contraire, il en est fier.

A tous ceux qui continuent à contester ces points de vue parce qu'ils pensent aux excès et aux dénaturations, je voudrais proposer un sujet de méditation. Qui préférons-nous: le champion-patriote qui dédie ses victoires à son pays, ou celui qui ne pense qu'à soi-même, le plus souvent au profit matériel, en en faisant - à l'aide d'une mentalité mercantile - un tremplin vers le sport professionnel?

V. B.



(1), (2) et (3) - souligné par l'auteur.